



Le Bonsaï maléfique

Laurent Coos

Pour une fois, le hasard avait bien fait les choses.

On l'avait placé dans le salon juste en face d'un miroir, tout près de la fenêtre. À certaines heures, il pouvait bénéficier de quelques rayons de soleil qui venaient illuminer ses feuilles d'une belle couleur orangée marquant le début de l'automne. La journée, la température ambiante était agréable, ni trop chaude ni trop froide, cependant l'air était tout de même un peu sec à son goût.

Mais il avait vu pire.

Bien pire.

Il s'était parfois retrouvé dans des endroits sordides, comme par exemple dans une cave où la lumière du jour filtrait avec difficulté à travers les grilles d'un soupirail, ou encore sur une terrasse exposée en plein soleil où il avait failli mourir par manque d'eau.

Par contre, il redoutait chaque soir le moment où l'homme viendrait allumer la cheminée. Comme à chaque fois, il exhalerait abondamment et ses feuilles se recroquevilleraient légèrement sur elles-mêmes jusqu'à ce que le feu s'éteigne durant la nuit, ce qui mettrait fin à son abominable calvaire.

Pourtant, mis à part la cheminée, il aimait bien cet endroit ! Et surtout le fait de pouvoir passer de longues heures à se contempler dans le miroir.

« Ô miroir, gentil miroir, dis-moi qui est le plus beau... »

Il s'enorgueillit en pensant qu'il devait être le plus bel arbre de la terre.

Plus beau encore que ses grands frères qui peuplaient les forêts par milliers.

Comme il aurait aimé lui aussi devenir grand ! Un arbre majestueux de plusieurs mètres de haut, devant lequel de nombreux promeneurs viendraient s'arrêter pour l'admirer.

Et à nouveau un sentiment de haine l'envahit et fit frémir ses feuilles. L'être humain. Cette aberration de la création, ce monstre mouvant qui se donnait le droit de vouloir domestiquer la nature, qui l'empêchait de devenir grand en taillant et en ligaturant ses branches sans aucun scrupule.

Mais il savait que bientôt il prendrait sa revanche. Personne ne soupçonnait son étrange pouvoir qui augmentait de jour en jour et lui permettrait, dans un avenir proche, de venger ses frères. Il était déjà parvenu à se débarrasser de cette maudite créature à quatre pattes, boule de poils puante, qui était venue le lacérer de ses griffes. Comme c'était pathétique le jour où la femme et l'enfant avaient pleuré la mort du chat !

Ses feuilles pointues et échancrées se mirent à nouveau à vibrer.

Quelques jours plus tard

– Bon anniversaire, grand-père ! déclara Jean-Baptiste.

Toute la famille était réunie dans la salle à manger du vieux – enfants, petits-enfants, frères et sœurs encore vivants.

Il fêtait ses quatre-vingt-cinq berges !

Ses petits-enfants le fixaient avec un mélange subtil de respect et d'étonnement. Ses deux fils, quant à eux, le regardaient avec un regard rempli de convoitise qui en disait long sur leurs intentions : « C'est peut-être le dernier... Bientôt tes biens et ta maison nous reviendront... »

« Souffle papa, souffle ta dernière bougie ! »

L'octogénaire était veuf depuis maintenant deux ans. Ses seules occupations se résumaient à quelques activités de jardinage et à couper du bois pour le fourneau de la cuisine lorsque son arthrite lui laissait un moment de répit.

Le soir venu, il s'endormait la plupart du temps sur le canapé, les pieds posés sur la table basse, en regardant un film qu'il revoyait pour la énième fois. Malgré le poids de toutes ces années et son arthrite, il se sentait solide comme un chêne.

Le moment était venu qu'il déballe ses cadeaux.

Jean-Baptiste, le plus jeune de ses petits-fils âgé de cinq ans, s'approcha et lui tendit un petit paquet qu'il s'empressa d'ouvrir. Il en ressortit une étrange paire de ciseaux. Il s'efforça de masquer son étonnement et se mit à sourire :

– C'est pour me couper les cheveux ? demanda-t-il d'un air amusé. Malheureusement, j'en ai presque plus !

L'enfant se mit à rire.

Ce fut au tour de son second petit-fils, âgé de huit ans, qui lui offrit un flacon d'engrais. Il s'efforça à nouveau de sourire, masquant à nouveau son étonnement qui allait en s'accroissant.

– Ah ! J'ai compris... c'est pour faire repousser mes cheveux !

Nouvel éclat de rire.

Et pour finir, il ouvrit son dernier cadeau qui venait de la part de ses belles-filles. Il avait une forme plutôt bizarre. Il s'agissait un arbre miniature, plus exactement un petit érable palmé avec de superbes feuilles orangées.

Bûcheron de métier, puis garde forestier, il connaissait toutes les espèces d'arbres qui poussaient dans les Ardennes. C'était bien un érable, cela ne faisait aucun doute, mais jamais il n'en avait vu de si petits !

– C'est un bonsaï, dit son fils aîné. Nous avons pensé que ça te rappellerait de bons souvenirs...

En réalité, il avait saisi l'opportunité de l'offrir à son père pour s'en débarrasser, car sa femme se plaignait sans arrêt que c'était un nid à poussière, que ce n'était pas sain d'avoir un arbre à l'intérieur. Une amie le lui avait offert quelques semaines auparavant et, par politesse, elle n'avait pas osé le refuser.

Le vieillard essuya une larme avant de souffler ses bougies.

– C'est un cadeau magnifique ! déclara-t-il ému.

*

Première semaine

Après avoir parcouru rapidement un petit guide intitulé « *Comment entretenir son bonsaï* », le vieil Eugène s'approcha de l'arbuste muni d'une grosse paire de ciseaux dans la main droite.

Il avait placé le petit érable sur une vieille commode en bois de merisier joliment sculptée qui ornait la salle à manger. Juste au-dessus, une énorme scie passe-partout d'environ deux mètres de large était accrochée au mur, celle qui avait été son outil de travail pendant de nombreuses années.

Il en avait coupé des arbres durant sa vie ! À grands coups de hache et de longs mouvements de va-et-vient avec la scie qu'ils manipulaient à deux, il était même venu à bout de chênes énormes. Il n'avait pas fait dans la dentelle, mais à présent le moment était venu pour lui de se lancer dans une activité un peu plus « artistique ».

Il avait lu dans le guide que l'on pouvait personnaliser la forme de son arbre suivant la manière dont on taillait ses branches.

Cette perspective le réjouit.

Il tint avec fermeté l'extrémité d'une branche entre son pouce et son index, avant de refermer les ciseaux dans un mouvement sec.

Immédiatement, un jet de sang aspergea la commode.

Ses yeux s'écarquillèrent et son sourire laissa soudain place à une horrible grimace d'effroi.

Ce n'était pas l'extrémité de la branche qu'il venait de sectionner, mais son petit doigt qui tomba juste devant ses pieds.

Il courut jusqu'à la cuisine pour prendre un linge qu'il enroula autour de sa main, puis se précipita vers le téléphone avant que sa vue ne commence à se brouiller.

Deuxième semaine

Il ne ressentait presque plus la douleur, mais sa main gauche était toujours couverte d'un épais bandage ne laissant dépasser que l'extrémité des quatre doigts qui lui restaient.

Les médecins lui avaient dit que s'il avait mis son doigt immédiatement dans de la glace après son accident, ils auraient peut-être pu le sauver en ayant recours à la microchirurgie.

Mais à son âge...

Il s'était demandé à plusieurs reprises comment il avait pu commettre une telle maladresse sans trouver d'explication plausible à ce qui s'était passé. Peut-être souffrait-il d'une maladie débilitante du style Alzheimer ou autre ?

Il chassa immédiatement cette idée de son esprit. C'était une maladie de vieux, et lui ne se sentait pas vieux !

Certes, il lui arrivait parfois d'avoir des trous de mémoire et ses mains n'avaient plus l'assurance d'autrefois, mais il se sentait toujours l'âme d'un jeune homme.

Perplexe, il resta un long moment immobile sur une chaise de la salle à manger à fixer le petit arbre.

Par moments, il semblait que ses feuilles frémissaient légèrement alors qu'il n'y avait aucun courant d'air dans la pièce. Une vague de frayeur le parcourut.

Il se leva ensuite pour aller chercher la grosse paire de ciseaux qu'il avait rangée dans la cuisine, puis revint quelques minutes plus tard, bien décidé à accomplir ce qu'il avait à faire.

Il se tint debout face à l'arbrisseau, sa main gauche bandée posée à plat sur la commode, préférant ne se servir cette fois que de sa main droite.

Au moment où il s'apprêtait à cisailer l'une des branches, la grosse scie passe-partout fixée au mur se décrocha brusquement et lui sectionna en tombant l'extrémité des quatre doigts qui lui restaient.

Troisième semaine

Après plusieurs jours d'hôpital, il était enfin de retour à la maison.

Sa main gauche, du moins ce qu'il en restait, le faisait atrocement souffrir malgré la dose massive d'antidouleurs prescrite par les médecins.

Personne n'avait voulu le croire lorsqu'il avait affirmé que la scie s'était décrochée toute seule du mur et que la lame était tombée comme une guillotine sur sa main. Tout le monde pensait qu'il s'agissait d'une nouvelle balourdise de sa part, qu'il commençait sérieusement à perdre la tête.

Marie-Noëlle, la plus généreuse de ses belles-filles, avait même insisté pour qu'il vienne habiter chez eux.

Ce qu'il refusa catégoriquement.

Il avait toujours dit à ses enfants que quoi qu'il arrive, il finirait ses vieux jours chez lui, et qu'il refuserait d'aller vivre chez l'un d'entre eux, et encore moins dans un hospice de vieillards.

Il n'était pas vieux.

Résignée, sa belle-fille lui avait proposé de venir le voir une fois par jour pour l'aider dans ses tâches quotidiennes et lui préparer ses repas.

Ce jour-là, il attendit que Marie-Noëlle ait tourné les talons et se précipita dans le garage. Il examina un moment ses outils qui étaient soigneusement alignés sur leurs supports, et son choix se porta sur un gros sécateur qu'il utilisait habituellement pour tailler les rosiers.

Il était à présent convaincu que tous ses malheurs avaient commencé depuis le jour où on lui avait offert ce maudit arbuste. Mais il n'allait pas se laisser abattre, car il était fermement décidé à tuer le mal à la racine.

Il prit son courage à deux mains et se dirigea tout droit vers la salle à manger.

Il fixa l'arbre pendant quelques secondes, tout en vérifiant qu'il n'y avait rien à proximité qui présente un danger quelconque.

Un sourire sarcastique illumina son visage :

– Cette fois, je vais te faire ta fête, petit salopard... Ce n'est pas tes branches que je vais couper mais ton tronc !

Au moment où il s'approcha avec le sécateur, une douleur fulgurante lui paralysa la jambe gauche, identique à une crampe. Il se roula par terre et, voyant que la douleur devenait de plus en plus intense, il fit un effort surhumain pour se relever avant de se traîner péniblement vers le téléphone.

Deux jours plus tard, il se réveilla dans un lit d'hôpital.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, sa famille était à son chevet et le regardait d'un air apitoyé.

Il se rappelait vaguement qu'il avait été victime d'une thrombose, et que les médecins avaient procédé à une série d'examens avant de le transférer au bloc opératoire. Puis le trou noir.

André, son fils aîné, se racla la gorge et déclara d'une voix d'outre-tombe :

– Je suis désolé papa, mais ils n'ont pas eu d'autre choix que d'amputer ta jambe... la gangrène, tu comprends ?

Le vieil Eugène se redressa, les yeux exorbités, et fixa la couverture qui ne se soulevait plus que d'un seul côté à l'extrémité du lit.

Pendant ce temps

Ses feuilles frémissaient de joie.

Cette petite pluie fine pulvérisée par un vaporisateur avait rafraîchi son feuillage et humidifié sa terre. Cela lui avait fait un bien fou et l'avait revigoré.

Pour couronner le tout, il avait eu droit à une bonne dose d'engrais. Il se sentait de plus en plus vigoureux, mais il savait aussi qu'il serait bientôt à l'étroit dans ce pot.

La femme était venue l'arroser à plusieurs reprises durant l'absence du vieux chnoque, avant de s'adonner à quelques travaux de ménage. Elle avait même nettoyé les vitres et le miroir. Dès lors, il lui semblait que ses belles feuilles dorées resplendissaient d'avantage.

En plus, il avait grandi.

Un mois plus tard

Le vieil Eugène franchit la porte d'entrée de la maison dans son fauteuil roulant, accompagné d'André et de Marie-Noëlle.

Toute la maison respirait la fraîcheur et la propreté.

Ses enfants l'avaient qualifié de « *vieille tête de mule* » lorsqu'il avait refusé catégoriquement d'aller finir ses vieux jours dans un centre pour handicapés. « Plutôt clamser ! » avait-il ajouté.

Ils firent ensuite rapidement le tour de la maison et étudièrent la meilleure façon de disposer le mobilier afin de faciliter le passage du fauteuil roulant.

Lorsqu'ils arrivèrent dans la salle à manger, les yeux du vieil homme se révélaient et tout son corps fut parcouru de tremblements.

Le bonsaï semblait avoir doublé de volume. Ses feuilles pointues et dentelées flamboyaient sous l'effet d'un rayon de soleil.

– T’as vu comme il est beau ! déclara Marie-Noëlle avec fierté. C’est comme les plantes, il faut prendre soin de bien les arroser et leur parler ! Je lui ai même donné une dose d’engrais...

Le visage du vieillard se décomposa d’un seul coup. Il aurait voulu hurler, mais aucun son n’émana de sa bouche.

Cela ne faisait à présent plus aucun doute : ce maudit arbuste était la cause de tous ses malheurs. Jamais un arbre ne lui avait donné autant de fil à retordre.

Il n’avait osé débagouler cette histoire à personne, de peur qu’on ne le prenne pour un vieux fou...

Marie-Noëlle promit qu’elle passerait le voir une fois par jour afin de préparer ses repas et l’aider à faire sa toilette, puis il attendit patiemment que son fils et sa belle-fille tournent les talons.

Lorsqu’il se retrouva enfin seul, il se dirigea avec peine vers un vieux buffet dans lequel il rangeait toutes sortes de produits.

Il examina un à un les flacons qui étaient alignés sur un rayon, et son choix se porta sur une bouteille de désherbant encore à moitié pleine. Il se dirigea ensuite vers la salle à manger et fixa l’arbuste avec effroi avant de dévisser le bouchon du flacon.

– Maintenant, à nous deux ! Tu vas voir, petite ordure, de quel bois je me chauffe ! Si tu crois que tu vas prendre racine ici et me pourrir la vie...

Tout à coup, les branches de l’arbuste se mirent à s’allonger comme les tentacules d’une pieuvre et s’enroulèrent autour des bras du vieillard, l’immobilisant.

Il se mit à hurler et une autre branche s’enroula autour de son cou.

Dans sa lente agonie, il vit les yeux et la bouche de la chose qui le gratifia d’une horrible grimace.

Quelques jours plus tard

Toute la famille était venue assister aux funérailles du vioque.

Ils l’inhumèrent à l’arrière du cimetière, un peu en retrait des autres tombes, dans un coin relativement tranquille.

Ses petits-enfants vinrent déposer à tour de rôle des bouquets de fleurs sur sa tombe, les yeux remplis de larmes.

– C’est tout de même curieux ! dit André. C’est arrivé si vite ! Son état de santé s’est détérioré pratiquement du jour au lendemain.

– Oh, tu sais, à cet âge-là tout peut arriver ! répondit Jean-Paul, son frère cadet.

Ils fixèrent pendant un moment le bonsaï qu’ils avaient fait planter à l’arrière de la tombe, juste derrière la croix.

– Je crois que c’est une bonne idée ! il semblait très attaché à cet arbre et celui-ci représentait probablement un symbole pour lui. L’effigie de sa vie de bûcheron...

Ils laissèrent échapper quelques sanglots avant de se diriger vers la sortie du cimetière.

Pendant ce temps, les racines du petit érable s’enfonçaient de plus en plus profondément dans la terre.

Dans leur lente progression, elles finirent par traverser les fines planches en bois du cercueil pour aller s’enrouler autour de la dépouille du malheureux défunt.

Il lui fallait de l’engrais, car il voulait devenir un grand arbre.

Un très grand arbre.